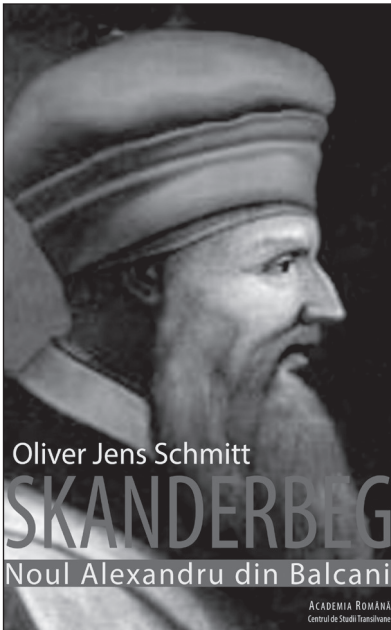

EDITORIAL EVENTS

FLORIAN DUMITRU
SOPORAN

La Biographie d'un héros



OLIVER JENS SCHMITT, *Skanderbeg, Noul Alexandru al Balcanilor*
(Skanderbeg. Le nouvel Alexandre des Balkans)
Cluj-Napoca, PUC, Academia Română/Centrul de Studii Transilvane, 2014

LE PARTENARIAT entre les structures de recherche de l'Académie Roumaine et l'Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca a démontré une fois de plus son efficacité, sur le plan éditorial aussi, par la publication de l'ouvrage de Oliver Jens Schmitt dédié à un tournant dans le passé médiéval des Balkans, dans la traduction du professeur et chercheur Rudolf Gräf. Les lecteurs ordinaires et les professionnels de l'histoire ont ainsi l'opportunité de connaître des réalités ayant suscité des débats qui n'ont parfois rien à voir avec l'esprit critique et académique. Du point de vue de l'écrit historique roumain des dernières décennies, cette démarche est placée sous les auspices d'une double légitimité. Premièrement, il s'agit de la réactualisation de l'image de réalités historiques concernant les communautés de proximité balkanique, sujets abordés de manière assez condescendante dans le contexte de la redéfinition des paradigmes culturels dans les années 1990. La méfiance à l'égard du passé et du présent des nations du voisinage sud-est européen a de multiples origines, depuis les

Florian Dumitru Soporan

Chercheur au Centre d'Études Transylvaines de l'Académie Roumaine.

traumas provoqués par les expériences totalitaires et les affrontements violents du XX^e siècle à la diffusion de stéréotypies liées aux Balkans et au caractère prioritaire attribué à la vocation européenne de la civilisation et la culture roumaines, avec la tendance implicite de privilégier un certain occidendo-centrisme superficiel. L'exagération des différences vis-à-vis des peuples de proximité, en vertu de l'appartenance aux valeurs occidentales, est soumise, par la lecture de ce livre, à un examen critique rigoureux, en raison des options méthodologiques assumées par l'auteur, adepte d'une histoire des interférences, issue de la géographie des Balkans comme espace d'interpénétration et de tangences. Deuxièmement, cet ouvrage, paru en albanais en 2008 et en allemand en 2009, se remarque par le défi adressé au potentiel récepteur au sujet de la manière de percevoir le passé de l'altérité et, indirectement, le passé de sa nation, par l'appel aux acquis critiques de la recherche médiévale récente. La perception collective a perpétué sous différentes formes l'enthousiasme de auteurs romantiques pour une étape historique qui se définit comme un temps des fondateurs de l'État et de l'Église, des héros du combat pour la liberté et des manifestations de solidarité ethnique et confessionnelle. La popularité acquise par les réalités médiévales a assuré aux historiens le support nécessaire à l'approfondissement de la recherche, mais elle a généré aussi la tentation d'instrumenter des gens et des faits du passé au service d'objectifs inspirés du militantisme national moderne, ainsi que le risque de les expédier dans la sphère des soi-disant géographies symboliques, constructions intellectuelles peuplées de mythes et de symboles. De ce point de vue, l'ouvrage ci-présent et les controverses qu'il a suscitées au niveau du public cible représentent un besoin d'accorder l'intérêt pour le passé éloigné avec les exigences scientifiques de l'investigation historique.

Le thème de la Croisade tardive et des nations gardiennes des frontières de la chrétienté a catalysé les controverses liées à l'appartenance ethnique ou confessionnelle de personnalités tels que Jean Hunyadi, disputé entre Roumains et Hongrois, ou, dans ce cas-ci, de Gjergj Kastrioti Skanderbeg, sujet de polémique entre les historiens albanais et serbes. Le livre se définit comme une biographie, qui retrace la destinée d'une personnalité typique de la Renaissance, mais il finit par devenir une histoire des gens, des lieux, des faits, une image des loyalismes et des conflits qui animaient le monde pluraliste du point de vie ethnique et confessionnel des Balkans du XV^e siècle.

L'édition en roumain s'ouvre par une « Esquisse de portrait », due à l'académicien Ioan-Aurel Pop, qui dresse un profil intellectuel de l'auteur, professeur à l'Université de Vienne et membre de l'Académie des Sciences d'Autriche, bon connaisseur des langues parlées dans les Balkans. Y sont relevées aussi la dimension géographique de l'investigation, les connexions du héros avec la Transylvanie et les Pays roumains, ainsi que la contribution des historiens roumains – tels

Constantin Marinescu et Francisc Pall – à la connaissance des événements liés au soulèvement des Albanais et aux sources de l'époque. Les considérations préliminaires de l'auteur dédiées à l'édition en roumain passent en revue la biographie du livre, principalement les controverses suscitées par l'édition albanaise. Il s'agit surtout des accusations relatives aux noms serbes des personnalités identifiées à l'idéal national albanais et la mention d'un rapport milanais, où l'on affirme que ce qui a poussé Skanderbeg au combat a été le désir de venger la mort de son père, tué par les Ottomans. La section introductive du livre s'adresse principalement aux spécialistes de l'histoire médiévale et clarifie les options méthodologiques de l'auteur, à commencer par le rôle moins fréquent de la biographie dans l'histoire de l'Europe du Sud-Est et la mention des sources consultées dans les archives de Milan, Venise, Mantoue, Rome, Zadar, Dubrovnik, Vienne etc. Significatives de la disponibilité au dialogue sont la comparaison entre la carrière du héros albanais et celle d'un autre rebelle, le héros national gallois, Owain Glyn Dŵr, ainsi que l'option pour le type de recherche proposé par R. R. Davies, une anatomie de la révolte qui part de données personnelles pour reconstituer le contexte social et les caractéristiques du mental communautaire, essentiel pour une bonne connaissance des événements. L'auteur parvient à réaliser une véritable historiographie du sujet, à commencer par les biographies écrites par Marinus Barletius, Demetrio Franco ou Giovanni Musachi, sans oublier les faux ayant joui d'un grand impact sur l'écrit historique, tel que l'ouvrage de Giammaria Biemmi. La dimension critique est soulignée par des éclaircissements essentiels liés aux ethnonymes et aux toponymes, expression de la complexité des réalités des Balkans au XV^e siècle et de l'influence exercée par la terminologie classique privilégiée par les auteurs humanistes.

Le premier chapitre s'ouvre par des notations sur le cognomen que les Ottomans ont accordé au héros albanais, qui sera instrumenté par les biographes de la Renaissance en valorisant les traditions locales, selon lesquelles le noble albanais à l'onomastique serbe était le continuateur du combat pour la défense de la civilisation chrétienne contre les menaces de l'Orient. La démarche historiographique continue par une brève présentation de l'histoire de l'Europe du Sud-Est aux XIV^e et XV^e siècles, période de transition et de transformations profondes, au cours de laquelle l'expansion ottomane a placé en défensive un monde politiquement fragmenté et en plein processus de modification de ses paradigmes éthiques et spirituels. De pareilles évolutions sont de nature à déterminer le changement des structures sociales, sous l'impact des transferts de loyautés et de patrimoine. D'autres informations sont liées à la géographie de la région de Dibra, province d'origine du héros, et aux débuts de l'ascension de sa famille. Fidèle à ses options critiques, l'auteur n'hésite pas à dévoiler des aspects controversés de la carrière de Skanderbeg, telles que son origine ethnique, la conduite de sa famille ou la

conversion à l'islam sous l'influence des derviches rencontrés durant sa captivité à Edirne. La précarité des sources et le caractère légendaire des événements ayant marqué les premières années de la vie de Skanderbeg ne peuvent pas empiéter sur la tentative de se fixer un fil rouge dans le creuset de réalités régionales et d'affinités personnelles qui ont propulsé l'ancien serviteur du sultan à la tête du soulèvement des Albanais en 1443, dans le contexte de la croisade hongroise dirigée par Jean Hunyadi. La présentation succincte de la compliquée succession de faits ayant impacté le monde des Balkans et des rapports de force en Méditerranée orientale souligne le profil du héros, impliqué aussi bien dans l'assassinat d'Alaeddin Ali Çelebi, fils du sultan Murad II, que dans les efforts diplomatiques visant la coordination des révoltes des peuples balkaniques avec les actions des puissances chrétiennes. Selon l'auteur, les qualités qui font de Skanderbeg le chef informel de la noblesse albanaise révoltée sont à chercher non pas autant dans ses aptitudes militaires, que surtout dans la différence de vision qui faisait de ce représentant d'une famille dépourvue de l'apanage d'une descendance illustre le promoteur d'un projet politique très populaire dans les milieux instruits occidentaux – celui de chasser les Turcs de l'Europe. Le prestige acquis par les succès militaires remportés et le support de l'élite locale s'avéraient vulnérables dans les années 1449-1450, quand l'antagonisme entre Aragon et Venise et les contradictions qui divisaient la noblesse locale empiétaient sur la résistance devant l'assaut du sultan, les victoires étant payées par la dévastation du pays et la perte de quelques cités de frontières.

La deuxième section du livre, « L'Anatomie d'un soulèvement », a comme prémisse le caractère unique de la résistance albanaise, la seule capable de s'opposer avec succès aux Ottomans pendant deux décennies et demie et de résister devant l'armée la plus puissante du temps avec des forces nettement inférieures. La primauté revient au dirigeant, dont le portrait est reconstitué à l'aide des données offertes par les biographies, les rapports diplomatiques et la tradition folklorique balkanique, tous enregistrant des qualités physiques et morales propres à l'homme d'exception. Ces dernières se sont matérialisées en une action politique efficace, grâce à la jeune génération de petits nobles de Dibra et Mati et de la plupart de la population de paysans et de bergers d'Albanie centrale, à l'aide de qui l'autorité de Skanderbeg a pu se maintenir même en l'absence d'un système administratif cohérent et d'un pouvoir d'État. D'une grande importance pour la connaissance de l'histoire de la région sont les considérations liées à la dynamique des sensibilités religieuses des protagonistes, animés au début par la loyauté envers la hiérarchie orthodoxe traditionnelle, mais évoluant vers un rapprochement progressif de l'Église romaine, à mesure que les hostilités s'approchaient des zones catholiques de l'ouest de l'Albanie, et grâce au support constant accordé par la papauté et les États italiens. Les moines orthodoxes sont

remplacés dans l'entourage de Kastrioti par des clercs catholiques, et les alliances matrimoniales initiées par celui-ci témoignent d'un même transfert de loyauté. Un autre chapitre original dans la sphère de l'intérêt pour l'histoire des Balkans vise le souci permanent du chef albanais de procurer les ressources financières qui devaient soutenir l'effort de guerre, par une politique fiscale et des partenariats conclus avec Raguse, Venise et Naples. C'est à ce même souci qu'il faut rattacher l'intérêt pour la connaissance de l'espace contrôlé de manière constante ou sporadique par les rebelles, avec la délimitation des frontières naturelles et les modifications imposées par les campagnes militaires. L'auteur estime en ce sens que la principale cause de l'échec du soulèvement albanais a été l'impossibilité de contrôler tous les habitats fortifiés, en dépit de ses préoccupations constantes en ce sens.

L'auteur prête une attention toute particulière aux ennemis intérieurs de Skanderbeg, opérant des distinctions entre les représentants des familles nobiliaires de souche, les facteurs de pouvoir du nord de l'Albanie – engagés dans les sinuosités du jeu diplomatique entre les acteurs politiques italiens et le sultan ottoman – et, surtout, les anciens alliés devenus traîtres. Le phénomène de la trahison n'épargne pas la famille du protagoniste non plus et il finit par acquérir des proportions de masse à la suite du déclin militaire des rebelles, la reconstitution de cas individuels offrant l'occasion de connaître le mental collectif local à un moment du changement. L'investigation surprend la spécificité de la relation entre Skanderbeg et les deux sultans ayant régné au temps de son soulèvement, les ressentiments personnels acquérant la dimension d'une incompatibilité idéologique issue de son statut d'ancien renégat passé dans le camp chrétien. Le caractère irréconciliable du conflit n'a pas exclu les options pragmatiques, les tentatives de négociation ou les périodes d'armistices. L'implication directe des principales forces ottomanes a été épisodique, les protagonistes de la guerre ont été les auxiliaires islamisés et les peuples orthodoxes des Balkans, engagés dans la succession des campagnes de pillage et des sièges des années 1443-1468. Le chapitre s'achève avec des notations sur le type de guerre menée par les deux parties, qui est reconstituée par un rigoureux appel aux rapports diplomatiques, la victoire du sultan étant considérée comme le résultat de la guerre totale, différente des traditions ottomanes.

La section suivante, « Un héros de la Renaissance », marque le retour à la dimension biographique. Cette fois-ci, la place centrale revient aux options personnelles de Skanderbeg, engagé dans des rapports de vassalité envers les souverains napolitains de la Maison d'Aragon, Alphonse V et Ferrante I^{er}, même dans la situation où la loyauté envers eux l'a fait rater des opportunités dans le combat antiottoman et l'a conduit à des affrontements militaires avec Venise. Ces engagements anticipent la participation aux combats contre les ennemis italiens

du roi Ferrante. L'intensification des contacts avec l'Italie et les perspectives du soutien pontifical sont considérées comme les éléments qui annoncent l'identification de la révolte des Albanais avec la croisade, évolution qui touche à l'apogée durant le pontificat de Pie II (1458-1464).

Le chapitre sur « La guerre totale » est une narration condensée des événements survenus au fil des dernières années de la résistance : les préparations à la guerre du sultan, la totale dévastation de l'Albanie centrale, le compliqué jeu diplomatique impliquant l'Empire ottoman et les États italiens, qui allait conduire à l'isolement de Skanderbeg. Sa mort, en janvier 1468, laissait au sultan un pays presque dépeuplé, alors que la liquidation de l'infrastructure économicosociale préparait quatre siècles et demi de domination ottomane.

La dernière section, « Famma perrenis » s'ouvre par un passage en revue des événements succédant à la mort du héros. Le destin de la génération de Skanderbeg s'est réduit aux deux options qui restent aux vaincus à toute époque – l'exil ou l'acceptation de nouvelles réalités politiques –, et la pression exercée sur l'Italie allait assurer la survie de Skanderbeg comme thème de la propagande des croisés pendant les premières décennies du siècle suivant. L'analyse de la dynamique de ce motif historiographique et littéraire offre à l'auteur l'occasion de réfléchir à la manière dont l'histoire des Balkans est perçue dans la culture occidentale entre le XV^e et le XX^e siècles.

Si la reconstitution de la vie et des exploits de cet Alexandre du Moyen Âge balkanique est réalisée par l'appel à une variété de techniques interprétatives et de méthodes à la portée de l'historien, depuis des données d'histoire universelle à des développements régionaux et familiaux, depuis des analyses propres à la théorie des relations internationales à des données économiques et statistiques, sa lecture s'adresse au grand public et non seulement aux spécialistes de l'histoire. Les historiens médiévistes bénéficient du contact direct avec un modèle de recherche qui, avec les nuances conférées par la spécificité du sujet, peut être appliqué aussi à d'autres réalités ayant évolué en dehors des paradigmes institutionnels de l'Occident médiéval, de même que de l'avantage de connaître un fragment de l'histoire de l'Albanie, à l'aide également d'un vaste appareil critique, des données généalogiques et géographiques. Le passionnée d'histoire universelle fait connaissance avec un rare exemple d'érudition accessible, où la quantité de documents et de faits ne l'empêche pas de se faire ses propres convictions et où les personnalités évoquées sont humanisées par l'appel au quotidien. Le livre du professeur Oliver Jens Schmitt est une étude de cas pour un type d'attachement de l'historien au sujet choisi qui refuse la tentation d'ignorer des faits ou la tentation des options apologétiques, proclamant l'importance de la liberté en tant que prémisses de connaissance du passé, comme réalité vivante et vie vécue.

□